

ABONNEMENTS

LYON
Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTÉMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureau : à Lyon, rue de la Charité, 29, au 2^{me}.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

AVANTAGES PRATIQUES DU SPIRITISME.

(3^{me} article. — Voir le dernier numéro.)

Une des doctrines favorites du Spiritisme, bien qu'émise avant lui par des théologiens et des philosophes, est celle de la réincarnation des âmes après leur vie terrestre, soit quelquefois encore sur la terre, soit le plus souvent dans d'autres mondes, égaux ou inférieurs du même degré, soit dans des mondes supérieurs. C'est encore, et pour le passé, le dogme de la préexistence des âmes, car la logique veut que le même raisonnement s'applique et à l'origine et à la destinée.

Nous avons déjà fait voir au premier article, la supériorité de cet enseignement sur tous les autres, pour expliquer et faire concevoir les mystères de la vie actuelle. Mais nous devons encore y insister et y revenir, à cause de la grande importance des conséquences pratiques qui en découlent. La doctrine de la préexistence, une et identique avec celle des réincarnations, nous donne la raison des souffrances terrestres, des épreuves quelquefois cruelles, imposées aux âmes; elle absout complètement la Providence sur ce point. Le Christianisme répondait bien à toutes ces questions par le dogme du péché originel, mais ce dogme, à son tour, ne peut être rationnellement compris que par la préexistence, mais la préexistence non angélique, car les conciles et le spiritisme la condamnent d'un commun accord. L'homme avant de venir ici-bas n'a pas été un pur esprit; loin de là, il s'est formé et essayé progressivement à la vie humaine; il a pu faillir dans les existences antérieures, et notre planète infime peut être un séjour à la fois d'épreuves pénibles, et d'expiations servant au redressement des âmes qui viennent l'habiter. Résumons à ce sujet les idées de Jean Reynaud, d'après l'analyse qu'en fait l'auteur des *Fragments philosophiques* (pages 33 et 34), M. André Pezzani déjà plusieurs fois cité dans ce journal :

« Le péché du père, s'écrie Pélagé, n'a pu rendre coupables les enfants »; voilà le vrai, car c'est le cri divin de la conscience. Donc les enfants naissent innocents; voilà l'écart. Pour être innocents du péché de leur père, il ne s'ensuit pas que les enfants le soient de celui qu'ils ont pu commettre par eux-mêmes dans les temps antérieurs à leur apparition sur la terre. Or, Jean Reynaud fait voir qu'en naissant, l'âme est déjà visiblement déformée. Donc l'homme a déjà vécu, et, dans cette vie précédente, il s'est dépravé. Décider autrement serait attri-

buer à Dieu l'initiative de tous les mauvais penchants qui éclatent dans l'homme dès l'heure où il prend pied sur cette terre. Dès-lors on aperçoit du même coup pourquoi ces misères sont diversement réparties.

Fussions-nous véritablement sous le coup de la déchéance de notre premier père, que nous y trouvant tous nécessairement au même titre, les effets en seraient les mêmes pour tous, de sorte que l'hypothèse de la chute primitive, donnât-elle l'explication des misères en général, ne suffirait pas pour rendre compte de leur distribution. Mais si, au contraire, notre culpabilité est personnelle, elle est naturellement différente pour chacun, et, par suite, les peines qui lui correspondent ne peuvent manquer de différer aussi. Ce n'est point parce que nous sommes les enfants d'Adam que nous nous trouvons dépravés et misérables comme lui, c'est parce que nous étions dépravés comme lui, que nous sommes devenus ses enfants. Mais si, tout coupables que nous sommes en naissant, la justice de Dieu ne nous applique pour châtement que la terre, quelque coupables que nous soyons en mourant, elle ne saurait nous infliger l'enfer; car notre culpabilité, étant du même ordre au départ qu'à l'arrivée, ne peut nous mériter à la deuxième porte des peines absolument différentes de celles qui nous attendaient à la première. Ainsi, la vérité de la préexistence fournit un témoignage invincible contre la folie de l'enfer. Jean Reynaud insiste comme nous sur l'état perpétuellement relatif du péché, qui peut toujours être expié par le repentir.

L'ordre de la terre restant lié dans toutes les directions à celui de l'univers, le problème, qui, lorsqu'on prétendait l'attaquer sans s'élever à une contemplation plus haute que celle de ce petit coin du monde, n'avait de solution que par l'injustice pour une partie et par la fatalité pour l'autre, s'explique, et dans toute son étendue à la fois, d'une manière conforme à la liberté de l'homme et à la justice de Dieu. Il est aisé de voir, en effet, que, comme la terre doit être embrassée de telle manière par le reste de la création que le tout ensemble ne fasse qu'un, si l'on se met à la considérer tout-à-fait isolément, on doit nécessairement tomber dans l'impossibilité de découvrir ses lois. Aussi, remarque-t-on que tout est subverti et bouleversé, par suite de la fausseté de ce point de vue: ce qui est ordre devient désordre; ce qui est justice, injustice; ce qui est liberté, fatalité; et, dans leur trouble, les esprits remontant

du genre humain convaincu d'iniquité à la Providence, condamnable aussi en apparence sur le même chef, tout se trouve atteint, comme je le disais tout à l'heure, et les lois et la religion. Mais, au contraire, moyennant le respect des liaisons de la terre avec l'univers, tout se calme en même temps que tout se régularise. En quelque condition de naissance qu'il se voie placé, infirme, difforme, pauvre, esclave, abandonné, dénué de toute faculté brillante, travaillé par tous les mauvais instincts et tous les vices, l'homme comprend dès lors qu'il n'est point la victime d'une infortune imméritée, et cesse de faire injure à Dieu comme à lui-même en s'exaspérant contre sa destinée. Le spectacle des destinées meilleures, loin d'entretenir dans son cœur une source de jalousie et de haine, y nourrit, au contraire, l'émulation et l'espérance.

L'évêque de Chartres, Mgr de Montal, approuve cette doctrine et s'en sert dans la belle réponse qu'il fait par son mandement de 1843 aux négateurs du péché originel. Ses termes sont trop remarquables pour que nous ne les citions pas textuellement; les voici :

« *Puisque l'église, leur dit-il, ne nous défend pas de croire à la préexistence des âmes, qui peut savoir ce qui a pu se passer dans le lointain des âges, entre des intelligences ?* »

Or, admettre la préexistence des âmes, c'est aussi admettre la possibilité des réincarnations; si l'âme, comme c'est le cas général ici-bas, est encore imparfaite et n'est pas sortie complètement triomphante de ses épreuves, elle doit à son départ subir le même sort qui a motivé son arrivée parmi nous. Nous verrons au prochain numéro l'inanité des objections faites contre cette grande vérité.

PHILALÉTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

CONTRE LA MÉTEMPSYCOSE ANIMALE.

(2^{me} Article. — Fin.)

Quelle a été la cause des erreurs qui ont été mêlées au dogme vrai d'existences successives? C'est, à notre avis, l'ignorance de la loi des épreuves et de l'initiation progressive. Si cette loi avait été connue des Indiens, de Pythagore, d'Empédocle et de Platon, auraient-ils condamné les âmes à revêtir des corps de bêtes; expiation sans but, puisque l'animal n'a ni mérité ni démérité, et suit les règles fatales de son instinct sans éprouver jamais la satisfaction de la vertu, ni les angoisses du remords (1). Ne voit-on pas qu'entre l'homme et la bête il y a un abîme? Dans l'homme il y a tout un ordre de faits nouveaux: les faits de conscience. Pour l'homme seul, sur cette terre, il y a des droits et des devoirs; pour l'homme seul il peut y avoir récompense ou châtement, épreuve, initiation, progrès. Sans doute, nous croyons que, par l'effet de sa faute, l'homme peut déchoir au rang d'êtres inférieurs, de même que, par son mérite, il peut s'élever dans l'échelle de la création; mais, partout, quelque infime que soit l'état auquel il s'est réduit, quelle que soit l'énormité de sa chute dans son avenir comme dans son passé, le jeu volontaire de ses facultés et l'exercice complet de sa liberté lui sont assurés. Laissons donc à jamais de côté les trois mille ans égyptiens, ou les mille ans platoniciens d'existence bestiale; reléguons cette opinion parmi les plus déplorables aberrations de l'esprit humain.

Notre système, confirmé aujourd'hui par le spiritisme, quoique se rattachant au passé par de grossières ébauches, est donc entièrement nouveau par l'enchaînement des détails et par les développements; il présente la solution la plus logique, la plus satisfai-

sante des difficultés que la conciliation du mal moral et de la bonté divine ont offertes de tout temps aux disputes et aux investigations des philosophes. Plusieurs penseurs modernes ont proclamé que la loi de la société humaine est le progrès. Cette grande idée, devinée par des philosophes anciens et par des pères de l'Eglise, ne pouvait être cependant vérifiée, et passer à l'état de vérité démontrée qu'après une série suffisante de siècles. Or, il en est de l'individu comme de l'humanité; le but de la création est le progrès pour chacun; la liberté doit tendre de plus en plus vers les perfections du type divin. Quoi! le savant aurait pâli sur les livres de ses devanciers, il aurait consumé ses jours à pénétrer les secrets de la nature, à méditer sur les attributs de l'Être suprême et de l'âme, à conquérir à chaque moment de nouvelles pensées; quoi! l'homme aurait péniblement combattu, glorieusement vaincu pour développer et étendre la sphère de sa moralité! et ce travail, ces efforts seraient interrompus! la mort viendrait, qui briserait la carrière à moitié parcourue, avant que le terme soit atteint, avant que le prix soit légitimement gagné! Non, l'homme n'est pas le dernier anneau de la chaîne qui lie la créature au créateur; un stupide orgueil a pu seul afficher de semblables prétentions. Non, l'homme n'est pas isolé dans l'univers; de même que la terre dont il est le dominateur est liée aux globes de son système sur lesquels elle agit à condition de subir leur action, de même que notre système solaire est lié à d'autres systèmes semblables qu'il modifie et par lesquels il est modifié, de même aussi l'humanité est le centre d'une série d'espèces inférieures et supérieures.

Tout s'unit et s'harmonise dans le monde: la faute amène la déchéance; l'élévation est la récompense de la vertu. Il en résulte une solidarité de tous les instants entre les hommes; chacun ne peut plus penser à son bonheur individuel, car tous ont un égal intérêt au sort de l'humanité et à l'amélioration de son avenir, puisqu'en définitive chacun aura travaillé pour lui et jouira à son tour des progrès de la civilisation, s'il renaît ici-bas. Mais ce point de vue même est trop borné. A notre avis, chaque individu aussi est intéressé au progrès; car, en concourant au perfectionnement de l'humanité, il se perfectionne lui-même. Nous allons plus loin encore. La solidarité humaine n'est qu'une partie de la vérité. Tous tant que nous sommes, êtres doués d'intelligence et de raison, à quelque degré de l'échelle que nous soyons placés, quelle que soit la splendeur de notre séjour, membres de l'humanité terrestre ou de toute autre humanité, nous sommes unis par une chaîne immense, nous marchons tous à un but commun, vers le divin type qui nous attire, et le spectacle de la création proclame partout la solidarité universelle.

En résumé et en terminant, je loue beaucoup la doctrine du spiritisme, 1^o d'avoir énergiquement répudié la métempsycose animale, et je trouve véritablement ses adversaires inqualifiables avec leurs anecdotes ridicules et saugrenues, empreintes d'une évidente déloyauté; 2^o d'avoir proclamé, avec non moins d'insistance, le dogme des vies successives ou des réincarnations de l'âme pour lequel j'ai combattu dans tous mes écrits philosophiques, et dont j'ai la certitude morale que je partage avec une foule de philosophes et de théologiens. La mission du spiritisme paraît être d'en avoir donné la confirmation. Je pense que les lecteurs de *la Vérité* auront lu avec intérêt les antécédents de la doctrine des réincarnations, quoique grossiers et fautifs dans l'origine, car l'erreur est facile à dégager, et alors le vrai surnage.

A. P.

ORIGÈNE ET LE CORPS SPIRITUEL.

Selon Origène, l'âme sera toujours unie au même corps ou, pour parler plus exactement, au même principe corporel. Il faut comprendre, dit-il, que le principe de notre corps sera le même dans les temps futurs que maintenant, bien qu'il doive se faire dans les

(1) Le tigre tue et dort. L'homme tue et veille. (CHATEAUBRIAND.)

corps d'incroyables perfectionnements. Il est nécessaire, en effet, que l'âme, vivant dans des lieux corporels, fasse usage d'organes qui soient en harmonie avec sa position. Ceux qui doivent prendre possession du royaume des cieux et y occuper des demeures diverses, doivent nécessairement prendre des corps étherés, sans que cependant la première essence de leur corps s'évanouisse, bien qu'elle se change en quelque chose de plus brillant et de plus glorieux. C'est ainsi que, dans leur transfiguration, Jésus et Moïse n'avaient pas pris une autre essence corporelle que celle qui leur était attachée primitivement. (Comment.) Il ne peut donc y avoir aucune incertitude que, dans l'idée d'Origène, la perpétuité du corps n'ait été simplement relative au principe métaphysique de l'organisation et non point à la matière même dont les organes sont composés. Non-seulement, comme il le fait observer avec une grande droiture, cette matière n'est pas engagée à l'âme par un contact assez solide pour mériter de l'accompagner de ce monde dans un monde meilleur, mais elle ne lui demeure pas même attachée pendant toute la durée de son séjour sur la terre; elle change et se renouvelle à chaque instant, et la matière de notre corps de demain ne sera plus tout à fait la même que celle de notre corps d'aujourd'hui, comme celle d'aujourd'hui n'est déjà plus celle d'hier. Aussi, dit-il, le corps peut-il être appelé un fleuve avec une certaine vérité; car, si l'on considère les choses avec attention, on voit que la même matière ne subsiste pas deux jours en nos corps sans changer.

L'individu, Pierre ou Paul, reste pourtant le même, non-seulement par rapport à l'âme, dont la substance n'éprouve en nous aucun flux et ne reçoit non plus aucun apport du dehors, mais encore en ce que la forme, qui en est le caractère propre, demeure invariable, bien que la matière de ce corps soit emportée par un courant continu.

Pour mieux mettre à découvert la pensée d'Origène touchant l'union de l'âme avec le corps, ajoutons ceci : Notre corps futur différera de notre corps présent, comme l'épi diffère de la semence; les organes charnels qui le constituaient sur la terre ne se retrouveront pas, sa constitution variera suivant les exigences des mondes dans lesquels l'âme aura été successivement appelée. Origène dit ailleurs : « Nos corps sont mis en terre comme le grain; mais restant en eux le principe de la substance corporelle, ils sont restitués et réparés de la même manière que le principe qui est dans le grain, le répare et le restitue en tige et en épi. »

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE SPONTANÉES.

LA RÉINCARNATION.

(Médium, M. le docteur X.)

Il y a dans la doctrine de la réincarnation une économie morale qui n'échappera pas à ton intelligence.

Il est évident qu'une vie ne suffit pas à l'accomplissement des desseins de Dieu, lorsque, conformément à ses lois, un Esprit s'est incarné.

La corporéité manifestant bien mieux les actes de vertu, et ces actes étant nécessaires à l'amélioration de l'Esprit, celui-ci doit rarement trouver dans une seule existence corporelle toutes les circonstances nécessaires à son élévation au-dessus de l'humanité.

Etant admis que la justice de Dieu ne peut s'allier avec des peines éternelles, et l'expiation devant être proportionnelle aux manquements, la raison doit conclure à la nécessité,

1° D'une période de temps, pendant laquelle l'âme examine son passé et forme ses résolutions pour l'avenir;

2° D'une existence nouvelle en harmonie avec l'avancement actuel de cette âme.

Je ne parle pas des supplices quelquefois terribles infligés à certains Esprits après leur mort.

Ils répondent, d'une part, à l'énormité de la faute, d'autre part à la justice de Dieu.

Revenant aux réincarnations, tu comprendras leur nécessité par une comparaison vulgaire, mais saisissante de vérité.

Après une année d'étude, qu'arrive-t-il au jeune collégien? s'il a progressé, s'il a été laborieux, s'il a profité du temps, il passe dans une classe supérieure; s'il est resté immobile dans son ignorance, il redouble sa classe. Suppose des fautes graves, il est ignominieusement expulsé. Il peut errer de collège en collège, être déclaré indigne d'appartenir à l'Université, et passer de la maison d'éducation dans la maison de correction.

Telle est l'image fidèle du sort des Esprits.

Toute existence mal remplie exige une nouvelle existence, et rien ne satisfait plus complètement la raison; si l'on veut creuser plus profondément la doctrine, on verra combien, en présence de ces idées, la justice de Dieu paraît plus parfaite et plus conforme aux grandes vérités qui dominent notre intelligence. Dans l'ensemble, comme dans les détails, il y a quelque chose de si clair et de si saisissant, qu'au premier aspect l'esprit en est comme illuminé.

Et les reproches murmurés contre la providence, et les malédictions contre la douleur, et le scandale du vice heureux en face de la vertu qui souffre, et la mort prématurée de l'enfant, et dans une même famille, les plus ravissantes qualités donnant, pour ainsi dire, la main à une perversité précoce, et l'idiotisme, et les infirmités qui datent du berceau, et les diversités infinies des conditions humaines, soit chez les individus, soit chez les peuples, problèmes irrésolus jusqu'à ce jour, énigmes qui ont fait douter non-seulement de la bonté, mais presque de l'existence de Dieu; tout cela s'éclaire à la fois; un pur rayon de lumière s'étend sur l'horizon de la philosophie nouvelle, et dans ce cadre immense se groupent harmonieusement toutes les conditions de l'existence humaine. Les difficultés s'aplanissent, les problèmes se résolvent, et des mystères impénétrables s'éclaircissent par ce seul mot : *Réincarnation*.

Je lis dans ton cœur, cher chrétien : Voici pour le coup une véritable hérésie?...

Pas plus, ô mon fils, que la négation de l'éternité des peines; aucun dogme pratique n'est en opposition formelle avec cette doctrine.

Qu'est-ce que la vie humaine? Le temps que l'Esprit reste uni à un corps. Le christianisme, au jour marqué par Dieu, enseignera que la vie de l'homme est multiple. Cela n'ajoute ni ne change rien à vos devoirs. La morale chrétienne reste debout; les préceptes sont les mêmes, le souvenir de la mission de Jésus plane toujours sur l'humanité.

La religion n'a rien à redouter de cet enseignement, et le jour n'est pas loin où ses ministres, ouvrant les yeux à la lumière, reconnaîtront dans la doctrine nouvelle les secours que du fond de leurs basiliques ils demandent au ciel. Ils croient que la société va périr; elle va être sauvée.

ZÉNON.

(La fin au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE SPIRITE.

DE L'IMMORTALITÉ, par Alfred DUMESNIL, (Chez Dentu, Palais-Royal.)

Par ces temps de morale facile, où la majorité des hommes s'évertue à la seule satisfaction des appétits matériels, où le sens moral, perverti par les grands agioteurs, s'est, pour ainsi dire, évaporé; où les castes bourgeoises, atteintes du virus de l'enrichissement rapide, sans souci de l'honneur et de l'honnêteté, se ruent à la curée de l'or, il m'est doux de trouver encore quelques penseurs, poètes ou philosophes, dans la société desquels je puis reposer comme dans une fraîche oasis.

Néanmoins, disons-le, et c'est un des signes de ce temps, au milieu de cette désespérance générale où l'âme attristée abdique devant un matérialisme effréné, on sent déjà courir dans les foules, comme des effluves magnétiques, comme un souffle régénérateur, qui tendent à raviver les vieilles et consolantes doctrines de nos pères. C'est que, par cette époque d'activité, de vapeur et d'électricité, la vie s'use dans un frottement tellement rapide, que l'homme s'effraye devant ce vide béant que lui présente le matérialisme, et vers lequel, bon gré mal gré, il se précipite à pas de géant. Aussi, devant l'insuffisance de son existence actuelle, s'écrie-t-il, en levant les mains vers l'Eternel : « Mon Dieu ! je ne veux pas encore mourir, car c'est à peine si j'ai vécu ! » Ce ne sont plus les flammes sans fin de l'enfer qui l'épouvantent ; la logique, la raison et la haute théologie elle-même en ont depuis longtemps fait justice ; mais ce qui l'épouvante, c'est ce vide, ce néant, dont les pontifes du matérialisme le bercent depuis sa naissance.

Pour moi qui, pendant plus de vingt ans, ai suivi le torrent, je remercie la Providence d'avoir réveillé dans mon cœur l'idée sainte de la vie future, et de m'avoir rappelé à une saine appréciation de cette existence d'épreuves et de luttes. Et pourquoi ne le dirais-je pas ? C'est au *spiritisme* que je dois d'être resté vainqueur de moi-même.

Ah ! ce sont de rudes combats qu'il faut se livrer pour sortir de l'ornière où l'on s'est traîné pendant plusieurs lustres ; et ce n'est pas sans efforts réitérés qu'on arrive, par le renoncement de soi-même, à pratiquer résolument la doctrine du Christ. Certes ! le matérialiste, qui se gausse d'autrui comme du néant et pour qui la vie future n'est qu'une utopie mensongère, tant qu'il se sent plein de sève et de santé, n'a que faire des prescriptions de l'évangile. On peut ajouter que s'il respecte les lois sociales, c'est d'abord par égoïsme, et ensuite par crainte du gendarme ; car s'il était le plus fort ou sûr de l'impunité, on en verrait de belles. En cela il serait au moins conséquent avec lui-même ; mais que m'importe ? ne suis-je pas certain maintenant d'une vie meilleure après celle-ci, si je sais la conquérir en écoutant la voix de ma conscience, et en suivant les maximes de la loi d'amour et de charité ? Assurément ; puisque ce voyage éphémère dans l'humanité n'est ni le commencement ni le terme de la vie des êtres, et que ce n'est qu'un épisode de la grande existence de chaque entité originale créée par Dieu, de chaque âme, en un mot. Tout me le dit, tout me l'affirme dans l'univers.

Celui qui croit que son individualité ne va pas au-delà de ce lambeau de chair que nous appelons notre corps et auquel je suis enchaîné, est bien à plaindre ! Mais, moi ! je sens que je suis mieux que cela, parce que la pensée qui est en moi est aussi indépendante de ce corps, qu'un liquide ou qu'un gaz est indépendant du flacon qui l'emprisonne. O vous, qui ne voyez que la matière et ne croyez qu'à l'immortalité des atomes ! pourquoi ma pensée irait-elle au néant quand mon corps, qui n'est que pourriture, demeurerait immortel dans chacune de ses molécules ? Non ! non ! ma pensée, qui est le critérium de mon individualité, l'action directe de mon âme, la raison d'être de mon entité, ne saurait être conséquente de la matière, puisqu'elle agit à son insu et contre son gré ou ses désirs.

Oui, mon âme est immortelle ; et cette vérité que Dieu a mise au fond du cœur de tous les hommes, reste, hélas ! lettre morte pour la plupart d'entre eux, entraînés qu'ils sont par le courant des passions et des intérêts terrestres ; mais, comme je l'ai dit, un souffle régénérateur agite les foules, d'où déjà quelques penseurs d'élite se lèvent, proclamant, avec l'énergie de la conviction, leur croyance à l'immortalité. Parmi eux, je suis heureux de signaler, aux amateurs de la forme littéraire et à ceux qui poursuivent l'idéal philosophique, M. Alfred Dumesnil, dont le volume est digne de l'attention de tous les lecteurs sérieux. C'est plus qu'un livre remarquable : c'est un acte viril et une action d'éclat. Au reste, quiconque aura lu les premières pages de *l'immortalité*, charmé par le style de

ce prosateur élégant, lira jusqu'au bout cette magnifique épopée, et quiconque l'aura lue, demeurera convaincu de sa propre immortalité.

On sent courir dans cette œuvre l'effluvia divin ; la phrase marche rapide au but ; elle est nette, concise, serrée ; point de demi-teintes, point de clairs-obscur ; nulle ombre dans le paysage ; tout est clair, tout reluit en plein soleil. La vie y abonde comme au printemps ; et cependant c'est au chevet d'une amie adorée, de sa femme mourante, que, d'une main fiévreuse, ce livre a été écrit par M. Dumesnil. On assiste à la lutte de ces deux cœurs que la séparation déchire et que l'espérance raffermi ; on sent les aspirations de ces deux âmes à ne pas se quitter et l'on entend, pour ainsi dire, celle qui reste recevoir de celle qui dépouille sa chrysalide la preuve de l'immortalité et l'assurance du milieu nouveau où elles se retrouveront un jour.

Je ne puis résister au désir de citer quelques fragments de la correspondance de M. Dumesnil avec un savant spiritualiste de ses amis.

« Juillet.... »

» Done, rien de nouveau, sauf le dépérissement incessant et ce que la chaleur peut ajouter d'aggravation.

» Je vis au jour le jour ; que dis-je ? au moment qui passe, dans l'appréhension des surprises de la mort.

» Pour soutenir une situation aussi tendue, et me trouvant seul, je cherche mon refuge dans l'affirmation de nos vérités. J'ai ajouté un nouveau chapitre qui complète. Enfin, il faut enchanter sa peine et bénir Dieu, quand le cœur ne reste pas aride devant ses épreuves. »

AUTRE LETTRE.

« Je vois que nous aurons une triste fin de journée. Pour la première fois ma femme ne peut plus rester levée.... Elle me disait : Je sens que je m'en vais ! »

» Je ne veux pas qu'un autre que moi vous apprenne notre malheur.

» Ma journée a été partagée entre elle et vous. »

RÉPONSE DE L'AMI.

« Dieu bénit les morts ; puisse-t-il bénir aussi les vivants ! Conservons ces images sacrées de ceux qui ne sont plus. *Qui ne sont plus !*... Pourriez-vous le croire ? — C'est devant les restes de votre femme que je vous fais cette question. Je n'ai jamais eu mieux le sentiment de l'immortalité qu'en embrassant mon père mort. Non, on ne meurt pas. Je ne vous expliquerai jamais ce mystère ; mais cette conviction en moi est invincible... Nous retrouverons pour l'aimer davantage cette personne gisante encore devant vous... Je pleure parce que je sais combien cruelle est une telle séparation ; je sais, je sens que votre cœur est brisé... ; mais nous avons si peu de temps à lui survivre, la séparation sera si courte.... »

» Restez donc dans le profond recueillement de vous-même ; n'ayez d'autre consolation que le souvenir et la vue de votre femme morte qui, en ce moment, triomphe de sa propre délivrance, et de la vôtre qu'elle entrevoit si prochaine. »

AUTRE LETTRE A L'AMI.

« Pardon, frère, de ne pas vous écrire. Les affaires, les arrangements ne m'ont pas laissé une minute. Je voulais vous envoyer un récit de ces jours, je n'en ai pu trouver le temps. »

» Que M. Lamennais ait dit en mourant : Ce sont les bons moments ; je crois cela comme une vérité que je n'ai pas éprouvée, mais je vous dirai en toute assurance parce que je l'ai sentie, pour ceux qui voient mourir ce sont les vrais moments. Je me suis trouvé beaucoup plus fort que je n'aurais pu l'espérer d'avance. Contre tous, j'ai eu pouvoir la sauver. »

» Elle est morte lorsque je lui tenais la main, lorsque je la priais de toute mon âme de me pardonner tout ce que j'avais pu avoir de torts envers elle. Je n'ai pas eu un moment de doute qu'elle ne fût bien heureuse entre les mains de la cause bienfaisante qui l'avait fait naître. Seulement où est-elle ? C'est là tout ce que je demande avec la confiance qu'il me sera répondu plus tard par cette même cause qui me l'a donnée, qui me l'a retirée, et qui, je crois, doit me la rendre... »

» La transfiguration de ses traits qui suivit sa mort, où son visage passa dans une sérénité, dans une candeur dont rien de la vie ne donne l'idée, par toutes les expressions de l'adolescence, de la jeunesse, me ressemblant comme dans un miroir sublime, tant d'impressions restées dans mon souvenir, m'assura qu'elle avait enfin trouvé la paix après tant de souffrances et d'agitations cruelles. Je l'ai veillée, je l'ai enseveli dans son cercueil. J'ai PRIÉ, j'ai pleuré. Quel don du ciel, dans ces moments, que les larmes !... »

Voilà l'homme ! Eh bien ! son livre est le digne reflet de cette âme ferme dans le malheur, qui aurait blasphémé le Dieu éternel sans sa foi en l'immortalité.

Abel d'ISLAM.

(La fin au prochain numéro.)

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.